

On nous arrache la peau, et nous ne sentons rien.

A Gonesse, Saclay, Aubervilliers, à Bagnolet... , partout les machines éventrent, broient et détruisent ; partout les dents d'acier des tractopelles déchirent le tissu du vivant dont nous dépendons pour notre survie, et nous sommes si peu à réagir.

C'est que cette peau humide de terre, de plantes, d'atmosphère, cette peau vivante et vibrante, elle nous avait déjà été retirée, et nous ne la sentions plus.

Lorsque les collectifs militants viennent s'interposer pour défendre des champs, des friches ou des jardins sur le point d'être engloutis par le béton, on leur dit, à Gonesse : " Vous n'êtes pas d'ici !". A Saclay : " Vous n'êtes pas paysans !".

Et c'est vrai.

Mais qui est encore de quelque part ? et qui est encore paysan ?

Sont-ils de quelque part, ne serait-ce que d'eux-même, celles et ceux qui traversent des villes qui se prolongent sans fin dans d'autres villes, et roulent et courent le long des fleuves d'asphalte et de métal dans l'atonie d'un jour artificiel, sans jamais s'arrêter pour sentir un sol nu sous leurs pieds ?

Et sont-ils encore les gardiens de la terre, ceux et celles qui la quadrillent au volant de tracteurs géants, et année après année acceptent de la piller, de l'assécher, de l'empoisonner jusqu'à ce qu'elle en crève avec toutes les formes de vie visibles et invisibles qu'elle abritait, mammifères, oiseaux, insectes, bactéries, champignons, lombrics et collembolles ?

Toutes et tous, ou presque, autant que nous sommes, nous avons depuis longtemps déserté nos peaux. Nos peaux de chair et l'humus de nos terres. Depuis longtemps le fer le verre le béton et les machines nous ont anesthésiés et nous ne sentons plus battre nos pouls.

Et il nous faut encore ces prothèses et ces appendices artificiels que sont études scientifiques, articles de journaux, communiqués politiques, pour savoir, plutôt que pour sentir, que quelque part, ce sont nos peaux que l'on arrache, et que nous n'y survivrons pas si nous ne faisons rien.

C'est pourquoi nous sommes si peu à nous battre au regard des enjeux, et c'est pourquoi, pourtant, l'énergie de ces luttes nous porte.

Car à défendre ces champs, ces friches et ces jardins, nous apprenons à les connaître, et à les ressentir comme nôtres. Nous retrouvons nos sensations de chair et d'humus, nous éprouvons, à nouveau, un sol sous nos pieds nus - nous devenons ce que nous n'aurions jamais dû cesser d'être : vivant.e.s., sur une terre vulnérable.

Cette lutte ne peut plus nous quitter, et désormais, nous savons, lorsque les tractopelles approchent, que c'est notre peau, que l'on arrache.